

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[134. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

134. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est associé à :

[133. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

[135. Val-Richer, Jeudi 20 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)
est associé à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce matin, ce que je vous redirai.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 401, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/50-56

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°134 Mardi soir 18 septembre

Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce matin, ce que je vous redirai. J'étais si heureux ! Je suis si heureux ! Je n'ai pas pu, je ne puis pas, je ne veux pas vous le faire. Il faut que vous me le pardonnez. Oui vous m'aimez, vous m'aimez beaucoup. J'en ai douté. Moi aussi j'ai souffert, depuis plus de trois jours. J'ai cru depuis plus de trois jours, non pas que vous ne m'aimiez plus, non pas que vous m'aimiez moins mais que vous ne m'aviez jamais assez aimé que nous nous étions trompés tous deux, vous sur ce que j'étais moi, sur ce que je pouvais être pour vous. Que me fait l'étonnement ? Que me fait la nouveauté ? Moi, je vous aime plus, oui, beaucoup plus que le premier jour, que le premier mois. Je suis bien plus à vous. J'ai bien plus besoin de vous.

A Paris, quand je vais vous voir, le second quart d'heure vaut mieux que le premier, le troisième mieux que le second ; de moment en moment, près de vous, je me sens plus animé, plus reposé, plus confiant, plus heureux, plus avide. My beloved il en est des jours comme des heures, des mois comme des jours ; il en sera des années comme des mois. Le temps, loin de rien user, apporte à vous de l'attrait pour moi, à moi de l'amour pour vous. Je sais cela ; j'en suis sûr je l'éprouve. J'ai cru qu'il en était autrement pour vous, que ce même temps qui, pour moi, augmentait le charme et l'empire de notre lien, pour vous l'affaiblissait et le décolorait un peu. Et un peu, c'est tout. Je l'ai cru. Et au milieu de cette crainte, je suis trois jours sans lettre de vous ! J'ai tout supposé, tout m'a paru possible, des choses absurdes, folles, odieuses criminelles. Votre chagrin, votre violent chagrin de ce que je ne pouvais aller vous voir, était pour moi une explication inespérée, ravissante. Et c'est la vraie ! Et vous m'aimez comme je le veux, vous me le dites comme je le veux ! Encore une fois, pardonnez-moi mon bonheur. Vous grondez ! Non, dearest non ; je vous rends grâces, je vous aime. Vous ne savez pas combien je vous aime. Oui, je puis contenir, je puis taire ce que je sens. Je le contiens toujours. Je ne vous ai jamais exprimé ma tendresse sans me sentir le cœur plein d'une tendresse inexprimable, qui montait, montait en moi, et s'efforçait en vain de passer de moi à vous, et retombait en moi, sans que vous l'eussiez vue, sans que vous en eussiez joui. Désirez, mon amie, imaginez, inventez, rêvez tout ce qu'il vous plaira, je vous défie. Vous le savez ; je vous ai défiée une fois. Je vous défie toujours. Et laissez-moi vous tout dire.

Quand j'ai cru ce que je vous disais tout à l'heure, je ne m'en suis point pris à vous ; je ne vous l'ai point imputé à mobilité, à Caprice. J'ai tout attribué à la force d'un autre sentiment, un moment contenu et distract, mais redevenu tout puissant dans

otre cœur. Dearest, je puis tout accepter de la créature, que j'aime, tout, excepté l'inégalité, la moindre inégalité en fait de tendresse. Être pour elle moins qu'elle n'est pour moi, je ne puis pas, je ne veux pas. Il ne croyez pas que ce soit fierté seulement, pur orgueil. Non, non. Mais je vous aime de cet amour au delà duquel il n'y a rien et qui ne veut rien voir au delà, qui ne veut pas avoir un regret à sentir, un désir à former, que rien ne peut contenter si ce n'est le même amour. Je puis tout sacrifier, tout, même le bonheur que j'attends de vous, même le bonheur que j'ai à vous donner ; mais renoncer à la moindre part de votre cœur, de mon ambition sur votre cœur, jamais. Le jour où je le pourrais vous n'auriez pas tout mon cœur à moi.

Mercredi matin, 3 heures

Je vous ai quittée hier au soir pour redescendre dans le salon. J'attendais un messager que j'avais envoyé le matin à Broglie. La Duchesse de Broglie est malade, très malade ; une fièvre catarrhale aiguë, compliquée d'une inflammation d'entrailles, & de graves accidents spasmodiques. M. Chomel a quitté Paris pour venir passer quelques heures à Broglie. Il est reparti inquiet. L'état était le même hier. Dans tous les cas, ce sera très long. Son pauvre mari me fait une pitié profonde. Il l'aime autant qu'il peut aimer. Il serait très malheureux. J'espère cependant, et on espère. Je vous donnerai de ses nouvelles. J'en ai tous les jours. Je me suis couché tard et je me lève tard ce matin. J'étais fatigué. Depuis trois jours, j'ai fait de très longues courses, un peu pour promener mes hôtes, beaucoup pour me distraire. J'ai chassé même, ce qui ne m'était pas arrivé depuis plus de treize ans. Vous me parlez de lettres froides, de lettres bien écrites, bien raisonnées. C'est impossible. Vous me dîtes que je ne vous comprends pas. Vous ne m'avez pas compris non plus. Ah comprenons, nous toujours. Il y a trop à souffrir autrement.

10 h. 1/2

Je n'ai rien de vous ce matin, un seul mot de Génie que j'avais chargé d'aller savoir si vous étiez malade. Demain j'aurai une lettre de vous. Vous ai-je bien dit que je vous aime ? Vous ai-je dit quelque chose ? Je n'en sais rien. J'ai tant à vous dire. Je recommencerais. Adieu, adieu. Jamais tant d'adieux. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 134. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1530>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 18 septembre 1838
HeureSoir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024
